

Le corpus urbain : d'une donnée brute à un objet d'étude scientifique.

Quelques repères méthodologiques.

The urban corpus: from a raw data to an object of scientific study.

Some methodological benchmarks.

Dr. Hedid Souheila

Date de soumission 07/11/2019

date d'acceptation 28/12/2019

Résumé

La ville, par son mouvement et sa complexité, attire de plus en plus les chercheurs de tous les domaines. Lorsqu'on observe ses mutations et ses bouleversements, elle nous livre une image complètement fracturée, une réalité insaisissable et incontrôlable. Faire parler la ville revient alors à l'aborder dans sa diversité et dans son impressionnant éclatement. Partout dans le monde, la ville se donne comme un terrain d'observation à la fois très complexe et extrêmement fertile. De même, son tissu urbain reflète une variation remarquable, tant sur le plan socioculturel que linguistique. Découle de cette variation, une territorialisation spatiale qui, une fois étudiée, laisse paraître une répartition de nature linguistique. La ville devient dès lors un lieu composé, un véritable puzzle de langues que le linguiste doit bien reconstruire pour mieux définir.

Mots clés : la ville- corpus urbain- hétérogénéité- territoire

Abstract

The city, by its movement and its complexity, attracts increasingly researchers from all fields. When we observe its changes and upheavals, it delivers a completely fractured image, an elusive and uncontrollable reality. To make the city talk is then to approach it in its diversity and in its impressive bursting. Around the world, the city is posing as a very complex and extremely fertile field of observation. As well, its urban fabric reflects a remarkable variation, both socioculturally and linguistically. As a result of this variation, spatial territorialization, once studied, reveals a distribution of linguistic nature. The city then becomes a compound place, a real puzzle of languages that the linguist must rebuild to better define.

Key words: city-urban corpus-heterogeneity-territory

« Ainsi la ville est linguistiquement effervescente »

(Pruvost, 1995 : 17)

La ville, par son mouvement et sa complexité, attire de plus en plus les chercheurs de tous les domaines. Lorsqu'on observe ses mutations et ses bouleversements, elle nous livre une image complètement fracturée, une réalité insaisissable et incontrôlable. Faire parler la ville revient alors à l'aborder dans sa diversité et dans son impressionnant éclatement. Partout dans le monde, la ville se donne comme un terrain d'observation à la fois très complexe et extrêmement fertile. De même, son tissu urbain reflète une variation remarquable, tant sur le plan socioculturel que linguistique. Découle de cette variation, une territorialisation spatiale qui, une fois étudiée, laisse paraître une répartition de nature linguistique. La ville devient dès lors un lieu composé, un véritable puzzle de langues que le linguiste doit bien reconstruire pour mieux définir.

À Constantine, où la question de l'urbanisation est cruciale, et où s'établit une répartition territoriale manifeste, se pose la question de la situation sociolinguistique de la ville comme un véritable défi. Avec son aspect interculturel et cosmopolite, l'espace urbain constantinois témoigne d'une variation sociolinguistique très apparente. Les enquêtes effectuées jusqu'à présent montrent que les locuteurs urbains sont en contact permanent avec un grand nombre de langues et de parlers, et que la cohabitation de toutes ces variétés sur le même espace est un véritable enjeu. La tâche devient plus problématique lorsque nous observons que certaines variétés linguistiques sont étroitement liées à un territoire bien défini, ou encore lorsque la même variété ne se présente pas de la même façon dans deux territoires de la même ville. À partir de ces données, l'étude de la situation sociolinguistique de cet espace se donne comme une étude fragmentée. Si le principe de la constitution d'un corpus implique une similitude des contextes observés, le contexte urbain constantinois se définit dans l'hétérogénéité et la dissimilitude des situations de communication.

Nous allons considérer que la constitution d'un corpus urbain à Constantine implique la prise en considération du plus de plusieurs territoires, et que la constitution d'un tel support doit obéir à une méthodologie plurielle et à des techniques diverses. Une kyrielle de questions se pose :

1. Comment concevoir un corpus urbain dans cette territorialisation extrêmement variée ?
2. Le(s) corpus collecté(s) dans chaque territoire revêt (ent)-il(s) la même conception ?
3. Est-ce que ce sont les spécificités de chaque territoire qui définissent le corpus, ou est-ce le corpus qui nous aide à mieux les définir ?

Nous pensons qu'une enquête dans le centre ville peut aider à mieux appréhender cette problématique et à voir les différentes approches possibles à l'élaboration d'un corpus urbain *typiquement* constantinois.

Le corpus urbain

Si le corpus est devenu aujourd'hui un sujet de discussion et l'objet d'un colloque, c'est parce qu'il atteste d'une évolution frappante depuis un quart de siècle. Les études qui ont été faites jusqu'à présent montrent que la notion-concept de corpus a beaucoup changé et ce depuis que la linguistique a abandonné sa perception interne de la langue. Une perception figée et héritée de la linguistique structurale, qui plaide pour la construction d'un système linguistique homogène. Aussi, a-t-elle dépassé la perception chomskyenne et ses fondements théoriques basés sur l'intuition du locuteur natif et dont les études se basent sur des productions artificielles forgées par l'introspection des chercheurs. Depuis les années 90, la sociolinguistique tente de rompre avec cette vision pour renouer avec la tradition anglo-saxonne qui se base sur l'empirisme, afin de favoriser l'observation des données concrètes tirées des corpus authentiques. La prose historique qui relate cette transition témoigne encore de l'épanouissement épistémologique qu'a provoqué cette transformation. On est passé d'un corpus homogène et clos, à un corpus hétérogène et plus ouvert.

En sociolinguistique urbaine, par exemple, le corpus est incontournable, c'est le seul moyen qui peut permettre l'appréhension de la ville et l'étude de son contexte langagier. En effet, la sociolinguistique urbaine appréhende la ville de façon à la rendre à la fois une référence et un objet d'étude. Dans ce cas, l'une des difficultés et certainement pas la seule, est de construire un corpus qui s'inscrit dans la ville mais qui ne reflète pas son aspect urbain car, comme l'explique L. Mondada : « *si la référence à la ville et à l'urbain en sociolinguistique est abondante, la conceptualisation de ce qu'est l'urbain, la théorisation du lien entre la ville et les langues, la caractérisation précise et argumentée de conduites comme relevant des spécificités de l'espace urbain sont en revanche peu développées* » (Mondada, 2000 : 72), les exemples présentés par Mondada définissent quelques orientations que tout chercheur en sociolinguistique urbaine doit suivre :

1. Cerner l'adjectif *urbain* pour ne pas le coller à n'importe quelle situation de communication.
2. Élaborer une perception conceptuelle du couple (ville/langue) : une étape qui permettra d'ouvrir d'autres perspectives pour introduire de nouveaux biais dans l'observation. Aussi, permettra-t-elle de modifier l'image qu'on a du corpus urbain, et de nous rendre attentifs aux aspects invisibles pour dépasser les considérations sur lesquelles l'attention est habituellement attirée.
3. Étudier des comportements langagiers spécifiques à la ville et résultants de ses interstices, comme le parler des jeunes.

L-J Calvet, en abordant la même question, affirme que : « *le fait d'utiliser un corpus urbain ne garantit nullement que ses caractéristiques urbaines soient prises en compte par les procédures de description : la sociolinguistique urbaine ne peut pas se contenter d'étudier des situations urbaines, elle doit dégager ce que ces situations ont de spécifique, et donc construire une approche spécifique de ces situations* » (Calvet, 1994 :15). En effet, les travaux consacrés à la ville sont innombrables. Mais beaucoup d'entre eux prennent la ville comme cadre à leur recherche et non pas comme objet d'étude. La référence à un corpus urbain ne signifie pas que ce support peut mettre à jour les aspects caractéristiques relatifs à la ville. Ainsi, la répartition

territoriale qu'expose Constantine, si elle est appréhendée comme une caractéristique de son espace, mais étudiée superficiellement, c'est-à-dire comme une donnée figée, elle ne peut pas nous informer sur les spécificités langagières de la ville. Ce qui peut rendre une telle investigation plus bénéfique, c'est de chercher, dans chaque territoire, le lien entre les codes utilisés et l'espace en question, et de dégager ce que ces situations ont de spécifique.

Une fois ces étapes dépassées, on peut alors proposer une approche pour cerner les langues dans la ville. Selon L. Mondada, deux options s'offrent au linguiste, soit il inscrit son étude *dans* la ville soit il la convertit en une étude *sur* la ville. Si ces orientations sont évoquées ici, c'est parce qu'elles définissent des approches et des orientations (théorique et pratiques) et des corpus différents. Dans le premier cas, il s'agit de collecter des données langagières relatives à des contextes d'énonciation, à des territoires qui composent l'espace urbain. Dans le second cas, il est question de récolter des éléments qui décrivent la ville et se réfèrent à elle. Quoiqu'il en soit, la collecte d'un corpus urbain qui reflète la complexité de la ville et de son paysage plurilingue est loin d'être une tâche facile.

Constantine : des territoires et des langues

Si nombre de linguistes se tournent vers la ville de Constantine en cherchant à dévoiler ses multiples facettes linguistiques, c'est tout à la fois parce qu'elle est devenue une des métropoles les plus peuplées d'Algérie voire même du Maghreb. Aussi expose-t-elle un caractère interculturel impressionnant, représenté par les différentes communautés qui y vivent. Ces caractéristiques augurent d'un éclatement linguistique remarquable et d'un plurilinguisme urbain qui pose autant de questions. Les recherches évoquées ici n'hésitent pas à rappeler la difficulté d'appréhender le paysage linguistique de Constantine, car ne disposant pas de chiffres exacts sur le nombre de locuteurs de telle ou de telle langue, ni sur la répartition des communautés sur son espace. La présente étude s'inscrit dans le circuit des études consacrées à la ville de Constantine, nous nous proposons d'étudier l'impact de la territorialisation sur les pratiques langagières des locuteurs. Aussi, pensons-nous qu'une telle investigation permettra de nous renseigner sur l'influence qu'exercent les deux pôles l'un sur l'autre, à savoir : le territoire d'un côté et les comportements langagiers des locuteurs de l'autre. Pour bien illustrer l'impact de la territorialisation dont il est question ici, nous nous concentrons sur le centre ville de Constantine. Cet espace qui est à la fois le cœur de la ville et le lieu où se rencontrent toutes destinations, bien qu'il soit moins étendu que les autres zones qui composent le tissu urbain de Constantine, offre une schématisation tout à fait particulière de tout point de vue, architectural, culturel et même social. Avec 28.126 d'habitants, il constitue le centre socioculturel et économique de toute la wilaya. Il revêt une fonction primordiale au regard de tous les Constantinois (administration et habitants) car il est en quelque sorte la voie royale vers la réussite sociale.

La constitution du(es) corpus

Les lieux d'enquêtes

Il semble que la meilleure façon de cerner la ville est de la capter dans son mouvement et dans sa dynamique. Les enquêtes qui permettent une telle étude sont celles qui visent les milieux informels. Car dans les espaces formels tels les écoles et les institutions de l'État, les locuteurs

ont tendance à valoriser les langues nationales et à modifier leurs comportements langagiers pour valoriser les formes standards. Par contre, dans les milieux informels tels les commerces et les marchés, les locuteurs sont plus à l'aise, plus décontractés, car libres d'utiliser les langues qu'ils connaissent et qu'ils maîtrisent. Lorsque L-J Calvet évoque le marché, il explique que : « *le marché, par le nombre de langues qu'il met parfois en présence, et pas la nécessaire communication qu'il implique (vanter sa marchandise, appeler les clients, demander les prix, les discuter), est en effet un bon révélateur de la gestion du plurilinguisme que peut constituer la pratique sociale* » (Calvet, 1999:108). Il n'est pas étonnant de voir que les enquêtes que l'auteur a effectuées avec ses étudiants sur le plurilinguisme urbain, ont comme cadre les marchés des grandes villes. En plus, le domaine commercial, contrairement à bien d'autres domaines, constitue un véritable marché de langues : commerçants et clients s'engagent dans des transactions spontanées, chacun avec sa langue et son bagage linguistique. Résultent de ces rencontres, des interactions verbales extrêmement plurilingues et interculturelles. Cette richesse linguistique mise en synergie avec une richesse spatiale définit le cœur de notre problématique. En effet, pour mieux appréhender notre hypothèse, et vu la complexité de ces territoires, nous procédons, tout d'abord, à une pré enquête. Cette étape est le premier balisage du terrain d'enquête, plusieurs quartiers du centre ville sont soigneusement auscultés dans le but de repérer les territoires les plus commerçants, les plus fréquentés, mais aussi les plus représentatifs de l'esprit constantinois. Ainsi, trois quartiers sont définis comme favorables à une enquête de terrain : Souika, Saint-Jean, La Rue de France.

La Souika : le quartier le plus ancien à Constantine, il a toujours été habité par une population citadine typiquement constantinoise, originaire de la ville. Depuis quelques années, et à cause de ses constructions qui datent de l'époque Ottomane, les autorités ont commencé le transfert de ses habitants vers d'autres quartiers de la ville ou vers d'autres communes. Néanmoins, une grande population réside toujours dans cette vieille médina. *La Souika* représente pour les Constantinois un des fragments de leur identité, car elle est la zone la plus représentative de l'histoire de la ville et des différentes civilisations qui l'ont traversée. Aujourd'hui, le quartier abrite des petits marchés populaires et des magasins fréquentés par des clients venant des quatre coins de la ville. Ces commerces sont bien spécifiques, car ils sont restés attachés à la tradition constantinoise et n'ont modifié ni leurs marchandises ni leur conception d'origine. Ils présentent des services pour une clientèle du voisinage ou des habitués. On trouve les articles rares, introuvables dans les nouveaux quartiers. Outre les boulangers et des restaurants qui proposent des recettes traditionnelles, certains jeunes commerçants préfèrent tourner vers les boucheries anciennes, ou encore vers des activités artisanales. Ici la clientèle est principalement de l'ancienne génération, les jeunes ne visitent ce quartier qu'occasionnellement.

Saint-Jean : ce quartier est considéré comme moderne, il abrite une population urbaine de différentes origines. En plus, il dispose d'un grand nombre d'institutions, ce qui le rend très fréquenté. Ici, les commerces ne sont pas de nature traditionnelle, bien au contraire, la concurrence pour avoir le plus huppé des magasins, le plus moderne et encore le plus attractif, est très forte. À Saint-Jean, la clientèle est relativement jeune, la marchandise exposée tourne autour du prêt-à-porter, cosmétiques, livres, CD, ...en plus, quelques magasins d'alimentation

générale, des boulangeries qui se présentent dans une version moderne. Contrairement à la Souika, les commerçants ainsi que leurs clients sont principalement jeunes.

La Rue de France : un quartier qui se situe au cœur du centre ville. Le plus commerçant de cette zone et aussi le plus fréquenté. Il reçoit quotidiennement un grand nombre de locuteurs, de tout âge, et de toute origine. Le paysage de ce quartier mixe parfaitement modernité et ancienneté, à travers le ménage des magasins de prêt-à-porter traditionnels et modernes, les bijouteries, les tapissiers égyptiens et iraniens, les couturiers spécialistes dans la fabrication de la gandoura constantinoise. Plus spécifique encore est la type de la clientèle, constitué principalement de femmes.

Méthodologie(s) et collecte des données

La description précédente, si elle nous éloigne de notre sujet, nous y ramène par une réflexion préliminaire sur les spécificités de ces zones et sur le matériel qu'on doit choisir pour collecter un corpus urbain qui peut rendre compte de la particularité de la ville de Constantine. Effectivement, une fois sur place, nous procédons à une observation minutieuse pour mieux affiner notre méthodologie. Les résultats obtenus montrent qu'une telle étude ne peut s'effectuer que dans un éclatement méthodologique où une seule méthode ne suffit pas pour explorer ces espaces et pour répondre à nos objectifs. Nous utilisons pour chaque espace au moins deux outils d'investigation, chaque outil permet de détecter des éléments spécifiques. Le protocole des trois enquêtes est nettement différent. La variation qu'exposent les sites en question en est le principal motif.

Nous commençons notre enquête à la Souika, l'accès à ce quartier est difficile, et bien que nous expliquions notre travail suffisamment, les commerçants, majoritairement vieux, refusent notre présence dans leurs magasins. Très peu d'entre eux donnent leur accord pour un travail de deux ou trois jours au maximum. Ainsi, nous nous rendons compte que les interactions sont très denses et qu'une simple observation des échanges n'est pas suffisante pour étudier les comportements langagiers des locuteurs. En plus, la nature des commerces et celle du site ne nous permettent pas, de passer inaperçue pour effectuer un enregistrement sans que les locuteurs ne changent leurs comportements langagiers, car peu habitués à la présence des jeunes filles dans leur secteur. Pour garantir les résultats, nous confions le magnétophone aux commerçants et nous nous retirons discrètement pour observer et noter les faits imperceptibles à l'enregistrement.

À Saint-Jean, par contre, les commerçants sont jeunes, la majorité d'entre eux sont universitaires, fraîchement diplômés. Lorsqu'on explique notre travail, ils acceptent notre présence dans leurs magasins pour observer et enregistrer leurs échanges avec les clients. Le travail s'effectue dans des conditions favorables, et la collecte se déroule bien, mais force est de constater qu'une observation et un enregistrement ne suffisent pas pour étudier notre problématique. Les jeunes commerçants alternent plusieurs langues et leur alternance est plus stratégique qu'un simple changement de langues. Pour mieux comprendre cette dynamique nous faisons appel à un entretien¹ pour avoir des explications personnelles de la part des commerçants. L'entretien en

¹ Entretien de Saint Jean : Les questions posées figurent en annexe.

question, nous le rédigeons sur place, il est court mais comporte les interrogations qui sont en mesure de nous fournir plus d'informations sur le choix de langues de ces jeunes.

À la rue de France, l'enquête s'est basée sur les deux méthodes utilisées à Saint-Jean. Cependant, l'entretien² ajouté à la fin, revêt d'autres fonctions : ici il a pour objectif de nous informer sur la variété de la langue arabe utilisée par les commerçants. Car les clients qui viennent à la rue de France, le matin surtout, sont issus majoritairement des milieux ruraux, arabophones mais utilisant des variétés d'arabe différentes. Et bien que les commerçants soient citadins, ils arrivent aisément à répondre à leurs requêtes, et à négocier les prix. L'entretien que nous utilisons, nous le préparons sur place, et nous posons des questions qui peuvent nous renseigner sur le type de communication inter dialectale utilisée dans cette zone.

Ainsi, trois méthodes de collecte sont utilisées (observation, enregistrement, entretien). Elles nous ont été imposées par la nature de l'espace urbain et son hétérogénéité. L'utilisation d'un seul support, nous l'avons vu, ne permet pas d'aborder la ville ni de récolter des données sûres. Ces méthodes visent la conception d'un corpus urbain plus minutieux et plus représentatif de l'urbanité et ses répercussions sur les langues, et de la dynamique langagière à Constantine et ses portées sur le territoire. Bien sûr, les visées de chaque méthode sont bien spécifiques :

- L'observation et la prise de notes consistent en la description de la situation sociolinguistique urbaine de Constantine, aussi permettent-elles de bien cerner le statut de l'arabe et du français chez ceux qui les utilisent.
- L'enregistrement des interactions verbales est très efficace quant à l'étude de l'alternance codique telle qu'elle est employée par les différentes catégories sociales urbaines (clients et commerçants). En plus, l'enregistrement nous permet de mieux cerner les dispositions des locuteurs urbains à reconnaître leur parler urbain des autres variétés locales.
- L'entretien que nous utilisons à la fin de l'enquête, et que nous composons sur place peut révéler les représentations et les attitudes des locuteurs vis-à-vis des différentes langues présentes. Aussi, peut-il révéler la perception des variétés étrangères et minoritaires chez les locuteurs natifs.

Résultats de l'observation

La première constatation qui découle de l'observation est que le Constantinois est plurilingue, cosmopolite et interculturel. Tous les commerçants et tous les clients observés dans notre étude usent de plus d'une langue pour mener leurs transactions. En plus de l'arabe dialectal, d'autres variétés sont utilisées : les variétés dialectales, les langues étrangères. Cette observation appelle plusieurs lectures :

1- Le type de commerce est un critère incontournable dans le choix des langues de l'interaction : à la Souika, les commerces traditionnels et la marchandise qui inspirent l'ancienne Constantine d'Ahmed Bey, semblent bien attachés à la langue arabe. Tous les articles proposés sont désignés en cette langue ; le français, s'il est utilisé, est fortement imprégné d'un accent arabe, c'est un français algérianisé. À la rue de France, c'est l'alternance des deux langues : français et arabe qui

² Entretien de la rue de France : Les questions posées figurent en annexe.

règne, les deux langues sont utilisées par les locuteurs dans plusieurs séquences de leurs interactions. En plus de cette constatation, nous remarquons qu'à côté de l'arabe urbain constantinois, plusieurs autres variétés sont présentes. À Saint-Jean, c'est le quartier le plus plurilingue dans notre corpus. Plusieurs langues sont utilisées, en plus de l'arabe et du français, l'italien et le turc, l'anglais ou encore l'espagnol. Plus étonnant, est l'usage que les locuteurs font de ces langues, chaque langue est placée dans une position stratégique qui permet d'établir plusieurs liens et des réseaux plus denses.

2- À la Souika, l'arabe utilisé par les commerçants habitant le quartier et celui que les commerçants étrangers utilisent, sont nettement différents. La première variété se veut plus raffinée, où les diphtongues « *aw* » et « *ay* » sont plus accentués, une marque distinctive du parler citadin constantinois. Dans les autres variétés par contre nous remarquons une insistance sur le « *g* » et sur le « *t* », spécifiquement hérités des parlers urbains et certaines variétés rurales.

3- L'alternance codique attestée à la rue de France est conçue sur le français et l'arabe. Nos observations montrent que le français qu'utilisent les commerçants est loin de la norme académique. Plus encore, c'est un français algérien, avec des termes et des expressions empruntés au contexte local.

4- L'arabe employé par les locuteurs de la rue de France est différent de celui utilisé à la Souika. Aussi, l'arabe employé par les commerçants est différent de celui employé par les clients. Entre l'arabe de la Souika et celui de la rue de France s'instaure une différenciation stylistique, du fait que la première variété se donne aux locuteurs comme une norme, la variété la plus prestigieuse à Constantine, car elle est parlée par les vrais Constantinois « *les baldis* ». La seconde représente le parler constantinois moderne ou urbain qui résulte d'une longue histoire de koinésation et de mutations. En plus de ce parler urbain, l'observation détecte la présence de plus d'une variété rurale : le parler de Hamma Bouziane, celui de Didouche Mourad, Beni H'miden...

5- À Saint-Jean, les langues utilisées rendent la communication plus plurilingue mais plus riche et plus efficace. Quoique les clients ne soient pas tous en mesure de comprendre toutes ces variétés, les commerçants s'amuse à les mixer et à les intégrer dans leurs interactions. Nous notons que l'usage de ces variétés s'intensifie lorsque les commerçants sont en présence de jeunes filles. Nous pensons que ces langues étrangères permettent à ces jeunes de se donner des statuts plus confortables dans leurs sociétés et de prouver que le commerce n'est pas seulement un travail fatigant mais aussi une opportunité d'apprentissage et de contact avec les étrangers. Aussi, un tel emploi leur permet de se montrer et de montrer leurs compétences linguistiques.

La situation sociolinguistique de la ville de Constantine telle qu'elle est construite ici est bel et bien complexe. L'observation des interactions et des échanges entre locuteurs dans quelques sites commerciaux prouve que les locuteurs constantinois évoluent dans une situation de plurilinguisme et d'interculturalité apparente. Aussi, les langues utilisées n'ont pas toutes le même statut et elles ne revêtent pas la même fonction.

Résultats des enregistrements

L'un des avantages, et certainement pas le seul, de l'enregistrement des données est de mettre à jour les mécanismes qui guident l'alternance des langues. Dans nos corpus, c'est l'activité la plus dominante. Grâce à l'observation, nous opérons une répartition très intéressante de cette situation. La lecture des enregistrements nous a renseignée sur la nature de cette alternance et

l'origine de chaque changement de langue. De ce point de vue on peut dégager quelques remarques :

1. Les locuteurs de la Souika, convaincus de leur supériorité linguistique, distinguent aisément leur parler des autres parlers, et les locuteurs de leur communauté de ceux des autres communautés présentes en ville. Dans leurs interactions, ils usent de certains vocables incompréhensibles aux clients, des mots et des expressions qu'ils partagent en commun et qui leur permettent d'établir une communication plus intime. En plus, leurs échanges sont parsemés de fragments de la langue standard, apparemment très appréciée par ces citoyens.

2. L'étude révèle aussi plusieurs types d'alternance codique : une alternance entre le français et l'arabe dialectal, entre les langues étrangères et l'arabe dialectal, entre le parler urbain et les variétés locales, entre le parler citadin et l'arabe standard et les autres variétés. Ces alternances obéissent à une schématisation soigneusement établie : La première est présente partout à Constantine, elle caractérise toutes les communications sans exception, le français et l'arabe, tous deux font partie de la composition des autres types d'alternance. La seconde est principalement spécifique des interactions de Saint-Jean, où l'utilisation de plusieurs langues étrangères est primordiale ; ici, l'alternance est basée sur des segments courts, appris à l'étranger lors des voyages d'affaires tels : les salutations, les remerciements. Les enregistrements montrent clairement que l'utilisation de ces éléments étrangers ne dure qu'un court moment, et le locuteur passe rapidement à l'arabe dialectal, ce retour permet au locuteur d'expliquer ses propos et de négocier les prix, car l'alternance dont il est question ici ne touche jamais la séquence de la négociation des prix, cette phase est souvent accomplie en arabe pour garantir une bonne compréhension. Le troisième type est aussi très utilisé, partout et dans les trois zones, mais son usage s'intensifie à la rue de France. Entre le commerçant qui use de la variété urbaine et les clients d'origines diverses qui usent de plusieurs variétés d'arabe avec des accents différents, les interactions deviennent indéniablement plus difficiles à gérer. Le parler urbain tel qu'il se donne dans nos corpus, est compris de tous, il constitue un *code passe-partout* que tout le monde comprend mais les commerçants, pour mieux aborder leurs clients, utilisent aussi les autres variétés. Le quatrième type est attesté à la Souika, l'arabe citadin est la principale composante de cette alternance. La présence de l'arabe urbain est assurée par certains commerçants mais principalement par les clients. Le mixage des deux variétés est extrêmement difficile à analyser vu les ressemblances qu'ils présentent. Quant à l'arabe standard, il est employé surtout par les commerçants originaires de la Souika, comme une langue de référence, dans les proverbes et les citations, où le locuteur renvoie son interlocuteur à des références coraniques, par exemple. En somme nous sommes en face d'une typologie d'alternance codique : alternance intra dialectale- alternance inter dialectale- alternance arabe/français- alternance arabe dialectal/langues étrangères- alternance arabe dialectal/arabe standard.

3. Les enregistrements analysés montrent l'existence d'un réseau de corrélations entre le type de locuteurs et la langue dont ils usent. Les locuteurs de la vieille Souika, qui habitent l'ancienne médina, forment une catégorie sociale urbaine définie par des pratiques langagières semblables. Dans leurs interactions, le parler citadin est souvent sollicité, il leur permet de garder la solidarité de leur réseau et l'identité de leur groupe. Les informateurs de la rue de France et ceux de Saint-Jean, par leur utilisation du parler urbain contemporain, dévoilent aussi bien leur appartenance à la nouvelle génération qu'à la communauté urbaine.

4. Dans bien des cas, les informateurs débutent leurs interventions dans une langue et ils les finissent dans une autre. En étudiant soigneusement leurs productions, nous remarquons qu'à plusieurs reprises le changement est dû à une insécurité linguistique, où le sentiment de l'incapacité de parler parfaitement la langue est apparent. Cette constatation se dégage principalement dans les deux zones : la Souika, et la rue de France. Dans la première zone, nous notons que les locuteurs urbains non citadins ont tendance à corriger constamment leur parler, ils essayent de le convertir à un parler citadin comme celui des locuteurs natifs. À la rue de France, ce sont les locuteurs ruraux qui sont en situation d'insécurité linguistique, face aux parler urbain des commerçants, les clients modifient leurs accents pour acquérir un parler de ville, ce qui donne parfois des créations complètement fausses.

Ce que révèlent les enregistrements, c'est d'abord les pratiques bilingues et/ou plurilingues des locuteurs de chaque zone, et une définition très spécifique de ce plurilinguisme et son rapport avec l'espace. En plus, une organisation des langues et des variétés linguistiques, typiquement urbaine, s'opère dans ces zones, sous forme d'une corrélation entre des agents urbains et des pratiques langagières.

Ce que révèlent les entretiens

Le mérite d'un tel outil d'investigation est sans aucun doute l'évaluation de la situation sociolinguistique urbaine du centre ville de Constantine. Nos entretiens, quoique courts, comportent des questions très exactes, qui concernent des pratiques observées sur place. Les résultats de ce troisième outil nous permettent de connaître le type de langues utilisées. Les locuteurs de chaque zone décrivent leurs parlers minutieusement. Ainsi, les locuteurs de la Souika, pensent parler le vrai constantinois, la source et la norme ; ceux de Saint-Jean utilisent un arabe moderne et contemporain ; les locuteurs de la rue de France parlent un « arabe commercial » selon eux, qui leur sert d'instrument de communication avec leurs clients. En plus, l'entretien peut rendre compte des fonctions que chaque langue joue dans le répertoire verbal des commerçants. C'est dire que pour les vendeurs de la rue de France, les autres parlers ruraux sont très utiles, car ils permettent de gagner plus. Chez leurs collègues de Saint-Jean, les langues étrangères revêtent aussi la même fonction. Aussi, s'entretenir avec les commerçants nous permet de connaître les représentations des langues chez chaque groupe. Ainsi, les commerçants de la Souika considèrent leurs parlers comme supérieurs aux autres variétés, les locuteurs du parler urbain accordent à leur parler le statut de langue moderne et d'actualité. Ceux qui usent des langues étrangères se voient plus chics. En plus, cet instrument prouve que les frontières entre les territoires ne sont pas définitives et qu'un parler en ville ne peut rester enfermé dans un territoire défini. Une mobilité sociale implique aussi une mobilité linguistique.

Discussion : Constantine, un corpus multi source

Les corpus présentés dans cette étude n'ont pas la prétention d'être achevés, certains éléments qui les composent ne sont pas ignorés des spécialistes. La présente investigation fait partie d'une longue recherche, de grande envergure, qui traite le parler et les représentations des jeunes Constantinois. Ce qui est ici en question concerne la complexité de l'étude d'une situation urbaine, lorsque la ville se donne comme un ensemble de territoires et non pas comme un espace

homogène. C'est justement cette dialectique qui rend la constitution d'un corpus urbain à Constantine, une tâche difficile. Ressortent de l'ensemble des techniques utilisées quelques remarques :

1. *L'idée de concevoir un corpus urbain mono source est écartée* : évidemment, l'étude montre bien que l'analyse de la situation sociolinguistique du centre ville de Constantine ne peut se baser sur un corpus mono source. À la différence des autres domaines, comme en didactique ou en linguistique textuelle, par exemple, où le chercheur doit chercher des similitudes dans les contextes observés pour pouvoir construire son corpus, le chercheur en sociolinguistique urbaine doit au contraire explorer un contexte où l'hétérogénéité et la dissimilitude sont les principales caractéristiques. Et, bien que l'intitulé de « *la ville* » soit souvent employé au singulier, force est de constater que sa réalité ne peut être abordée que dans la pluralité et la diversité des contextes d'énonciation. Le recours à plusieurs méthodes pour la collecte des données dans chaque quartier en est la preuve. Il semble qu'à chaque territoire urbain constantinois correspond bien une méthodologie plurielle.

2. On ne peut prétendre être guidée par les spécificités de chaque territoire pour pouvoir concevoir les corpus, et on ne peut pas dire non plus que c'est le corpus qui a dévoilé les spécificités de l'espace urbain. La description des territoires est une étape primordiale pour la constitution des corpus, mais une fois le corpus conçu, il peut dévoiler des réalités imperceptibles à la description. Les deux parties se rejoignent et se complètent.

3. La question de la conception d'un corpus urbain est bien délicate, les méthodes employées sont mises en synergie mais chacune vise la mise en exergue d'une donnée différente. Cependant, les résultats obtenus convergent vers le même point.

Conclusion

L'idée de reconstruire le puzzle linguistique constantinois a émergé tout d'abord dans une problématique pour notre projet de doctorat. Le corpus était pour nous un support, un cobaye qu'on va soumettre à des analyse afin d'en tirer ce dont on a besoin. À l'instar de cette étude, nous pensons que la perception d'un tel outil doit dépasser cette vision simplificatrice et réductrice. Quant au corpus urbain, la prose historique qui relate son cheminement chez les sociolinguistes témoigne de la difficulté de concevoir une telle donnée, et la difficulté aussi de l'étudier et de l'analyser.

Bibliographie

1. Boyer. H. 2002. Sociolinguistique : faire corpus de toute(s) voix ? In Mot. Les langages du politique. N°69. Pages 97- 101
2. Calvet. L. J. 1994, *les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Edition Essais Payot.
3. Calvet. L. J. 1999, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Edition Hachette Littérature. Coll. Pluriel.
4. Geoffrey. W. 2005. *La linguistique du corpus*. Edition PUR

5. Mondada. L. 2000. *Décrire la ville. Construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris. Anthropos
6. Pruvost. J. 1995, *Les urbalectes : approche définitoire*. In *Écritures des villes*. Actes du séminaire du centre de recherche. Textes réunis par R. B. Fonkoua. Centre de recherche Textes et Histoire. Université de Cergy Pontoise. Paris. Pp 11-35

Annexe

Entretien N° 1 : Saint Jean

- 1- Quel niveau avez-vous ?
- 2- Quelles est votre langue maternelle ?
- 3- Quelle(s) langue(s) étrangère(s) parlez-vous ?
- 4- Dans quelles circonstances ?

Entretien N° 2 : La rue de France

- 1- Quel niveau avez-vous ?
- 2- Quelles est votre langue maternelle ?
- 3- Quelle(s) langue(s) étrangère(s) parlez-vous ?
- 4- J'ai remarqué que vos clients utilisent plusieurs variétés de l'arabe, c'est-à-dire avec des accents différents : Est-ce que cet usage influe sur les échanges et comment faites vous pour adapter votre parler avec les leurs ?